

## Des films

Bertrand Pleven

19 février 2011

# Le choix de Luna (Na Putu), Jasmila Zbanic



## Sarajevo, espaces cinématographiques après bataille

Sarajevo est sans conteste un géosymbole européen dont le nom même évoque les images du siège qui s'est déroulé de 1992 à 1995. Cette ville porte le poids mémoriel de " l'autodestruction de l'Europe et de la coexistence pacifique de religions antagonistes " (1). De cette " décennie terrible " (2) qui a marqué le morcellement de l'ex-Yougoslavie dans des affrontements sanglants sont nés de nouveaux Etats-nations, et notamment la Bosnie-Herzégovine. Sarajevo est la capitale du " plus étrange produit des affrontements yougoslaves ". Cet Etat, créé, rappelons-le, dans le cadre des accords de Dayton signés en 1995, est séparé en deux " entités " (la Fédération Bosno-croate et la Republika Srpska), dont la séparation territoriale passe au sud de la ville, la coupant de certains de ses faubourgs. Lieu de mémoire, lieu d'espoir aussi, Sarajevo devient également un lieu d'écriture cinématographique : Godard y est venu tourner *Notre Musique* en 2003, et depuis *Sarajevo mon Amour* (2006), la réalisatrice croate Jasmila Zbanic native de la ville en a fait le pivot d'une œuvre résolument tournée vers l'avenir. Ces films, à leur manière, s'inscrivent donc dans une longue filiation que l'on peut faire remonter à Rossellini et à son travelling sur les ruines de Berlin (3). *Le choix de Luna* renvoie, en cela, à un questionnement vaste, et, en certains aspects, géographique : en quoi un film, en campant son histoire et ses personnages dans des territoires bouleversés (4) peut-il participer à la reconstruction, et au-delà aider à habiter à nouveau ?

Luna et Amar sont bosniaques (parfois appelés également Musulmans), ils sont aussi bosniens (5), mais plus encore ils sont amoureux. Luna est hôtesse de l'air sur la compagnie nationale tandis qu'Amar est contrôleur aérien. D'emblée, le film suggère une discontinuité première qui va traverser le film : elle est dans le mouvement, voyageant entre les métropoles balkaniques et ouest-européennes tandis que lui est dans l'ancrage, vissé dans sa tour de contrôle, donnant l'impression de ne s'en détacher que le soir pour rejoindre des fêtes traditionnelles arrosées. Tout va bien encore : ils se retrouvent dans leur nid, un appartement avec terrasse qui

surplombe un centre-ville dans lequel les traces de guerre ont totalement disparu (6). Ils font l'amour et voudraient un enfant. Deux événements vont fissurer ce vernis et raviver les fantômes des violences de la guerre : Amar, dont on comprend qu'il panse par l'alcool ses plaies encore ouvertes d'ancien combattant, perd son travail. Il rencontre alors un ancien compagnon de guerre devenu salafiste qui lui offre du travail, un asile spirituel au lac de Jablanica et bientôt des réponses aux horreurs et aux deuils (7).

Tandis qu'Amar s'enfonce dans son nouveau refuge et que s'instaure progressivement mais implacablement une distance entre les deux amants, resurgissent les traces du conflit. Les espaces pratiqués par les personnages soulignent finement que la ligne de faille qui s'élargit est profonde et remonte à des expériences de guerre et d'après guerre bien différentes. Celles-ci transcendent le drame de la perte de leurs parents qu'ils ont en partage. Luna, originaire d'une petite ville du Nord-est de la République fait partie des déplacés forcés qui ont trouvé refuge à Sarajevo, malgré ce déchirement elle semble avoir tourné la page : symboliquement on la voit rejoindre ses amis et s'amuser dans une boîte de nuit branchée aménagée dans un bâtiment bombardé pendant le siège. Amar, lui, a combattu, a perdu son frère, et c'est sur les collines de Sarajevo couvertes de tombes qu'on l'aperçoit. La ville est d'ailleurs vécue de manière différente par les deux personnages. Luna déambule dans le marché de Sarajevo, dans les rues tandis qu'Amar piétine dans les grands ensembles résidentiels titistes et erre à l'ombre des mosquées modernes (8). Quand les deux personnages partagent l'espace public à la terrasse d'un café, Amar est filmé de dos avant de quitter le champ.

A ces traces visibles, le film ajoute la strate des traces invisibles, notamment à travers un autre personnage, plus secondaire mais important, celui de la grand-mère de Luna. Elle n'a pas fait le deuil de la mort de sa fille, comme elle n'a pas fait le deuil de la perte de sa maison, de sa ville - Bjeljina - située au Nord-Est du pays dans l'entité serbe - qu' " ils " lui ont pris. Le film rend ainsi bien compte de l'impossibilité du retour prôné par l'Organisation des Nations Unies et l'Union Européenne. Un beau dialogue confronte mère et sa petite-fille sur ce sujet. Luna, d'abord incrédule face à la " conversion " salafiste de son mari, prend la route pour le retrouver et puis plus tard chemine vers la mosquée. Car son amour la pousse à aller vers lui pour essayer de le comprendre. La crise de son couple la mène également dans une quête plus personnelle sur les traces du territoire perdu de son enfance, la maison où ses parents furent exécutés. " C'est chez moi " dit-elle à l'enfant qui habite à présent les lieux et qui lui répond de même. La trajectoire de Luna la mène vers deux marges territoriales (le lac de Jablanica et les grands ensembles décrépis de Sarajevo d'un côté et Bjeljina de l'autre), elle se place dans une démarche d'honnêteté, vis-à-vis de son passé mais aussi de son avenir. Luna, figure par allégorie la complexité du devenir du jeune Etat. Quand elle apprend qu'elle est enceinte, elle doit choisir.

Film réalisé par une croate dont la production est également bosniaque et allemande, *Le choix de Luna*, pose un regard assez nuancé sur le choix d'Amar : son repli religieux l'aide à arrêter de boire et il ne se transforme pas en intégriste violent, et si le film parvient à rendre compte des deux points de vue, il ne tranche que progressivement en montrant comment l'orientation d'Amar le condamne à une marginalité en décalage avec une société présentée dans toute sa modernité. Le radicalisme est d'ailleurs rejeté dans le film aux marges montagneuses et urbaines, tandis que le centre de Sarajevo est représenté comme un espace dense, divers, prospère, lieu par excellence d'émancipation des femmes. C'est en cela qu'on peut lire le film comme une œuvre témoignant du désir d'Union européenne des Bosniens. Le fait même que le film ne rejette pas totalement en contre champ l'entité serbe pose les bases d'une réconciliation possible et ainsi la reconnaissance du droit d'habiter. Pour autant, le film par ce

qu'il montre et ce qu'il ne montre pas suggère les frontières mentales : les vues sur Sarajevo prises de l'avion dans lequel officie Luna n'embrassent que la partie bosniaque de l'agglomération (9). Plus encore, l'absence des Serbes ou des Croates dans ces destins racontés par le film, témoigne de la " bosniaquisation " de la ville de Sarajevo, géosymbole de la multiculturalité avant la guerre, qui a résisté pendant tout le siège pour défendre cette identité, mais qui finalement s'est fortement homogénéisée après la guerre. Il démontre ainsi que le chemin sera long, que la ville a changé d'identité, qu'il s'y reconstruit un autre habiter, qui reste à solidifier dans le processus de pacification.

Si la Bosnie-Herzégovine est en " chemin vers quelque chose " (10), puisse peut-être le *Choix de Luna*, film modeste et authentique, lui servir de boussole.

Bertrand Pleven

1. La citation est d'Edgar Morin (*Les fratricides. Yougoslavie-Bosnie 1991-1995*, Editions Arléa, 1995).

2. La citation est de Michel Sivignon, pour aller plus loin sur ces éléments sur la situation en Europe du sud-est se référer à son ouvrage : *Les Balkans : une géopolitique de la violence*, Belin, collection Mappemonde, Paris, 208 pages, le compte-rendu de l'ouvrage : [http://www.cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=1505](http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1505) (13 décembre 2002) et le compte-rendu des cafés auxquels il a participé : "[Les relations entre les Balkans et l'Europe](#)", et "[Le péché cartographique : le cas des Balkans](#)" (21 mars 2000).

Sur Sarajevo, voir également le compte-rendu de l'ouvrage d'Aurélie Cabillet sur Sarajevo exclusivement : [http://cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=1572](http://cafe-geo.net/article.php3?id_article=1572).

3. Roberto Rossellini, *Allemagne année zéro*, 1948.

4. Sur Sarajevo, ville en guerre et ville bouleversée par la guerre, se référer, bien sûr, aux travaux de Bénédicte Tratnjek, entre autres son blog <http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/search/label/Sarajevo> et en particulier <http://geographie-ville-en-guerre.fr/gd/Sarajevo—d--de-la-ville-multiculturelle-%E0-la-ville-divis-e2-e.htm> et <http://geographie-ville-en-guerre.fr/gd/Sarajevo—d--Les-transmutations-d-h-une-ville-en-guerre.htm>.

5. Le terme de Bosniaque ou de Musulman (avec une majuscule, sans référence à la religion si ce n'est comme héritage collectif) renvoie à la nation, au peuple tandis que le terme de bosnien renvoie à la citoyenneté et au territoire au sein de l'Etat de Bosnie-Herzégovine, c'est-à-dire au fait d'être un habitant de cet Etat (sans référence à l'appartenance communautaire). Les habitants de Sarajevo sont aujourd'hui très majoritairement Bosniaques, la guerre ayant eu pour conséquence le départ de très nombreux Serbes, Croates et " petites minorités " (Juifs, Roms...) vers d'autres villes de Bosnie-Herzégovine, voire vers d'autres Etats.

**Pour aller plus loin**, voir le compte-rendu du café géo avec Paul Garde, linguiste, " référence " sur les Balkans, sur " Comment nommer les territoires : quelques exemples balkaniques " : [http://cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=308](http://cafe-geo.net/article.php3?id_article=308).

6. La réalisatrice éclaire son choix et son positionnement à l'égard du salafisme (très minoritaire en Bosnie-Herzégovine) dans le dossier de presse : "*Les médias ont associé le salafisme avec le terrorisme. C'est vrai pour le groupe fondamentaliste Al-Qaida, mais pas pour les autres groupes de musulmans aux doctrines rigides. J'ai choisi de parler des*

*salafistes dans le film, parce que les préjugés qui existent contre eux me paraissaient être l'idéal pour raconter cette histoire d'un jeune couple à Sarajevo "* (source : *Diaphana Distribution*). Le regard que pose le film sur le salafisme est, en effet, assez nuancé même si la réalisatrice le confronte à cet " islam balkanique " qui est celui de Luna, de sa grand-mère et de toute la famille. Tous ne pratiquent pas et ils fêtent l'Aïd en buvant. La possibilité ou l'impossibilité de dialogue entre ces " deux " islam est bien traitée par le film.

7. Ville où se situe le film, Sarajevo est décrite par la réalisatrice dans le dossier de presse comme : *" à la fois superbe et très laide, sophistiquée et primaire. Toutes les couches de l'histoire s'y côtoient, vivant en parallèle, à la même époque et ayant chacune leur fonction. L'appartement de Luna et Amar devait avoir une vue, l'aspect de la ville dans leur espace intime ayant beaucoup d'importance. On a finalement créé un appartement dans le grenier d'un immeuble de bureaux au centre-ville. On voit surtout leur chambre et leur salle de bains, pièces qui sont les berceaux de la solitude et de la communion des corps "* (source : *Diaphana Distribution*).

8. Sur le choix de la mosquée représentée dans le film et la décision de filmer une des " mosquées-champignons " payées par des ONG islamiques étrangères qui se sont multipliées dans le paysage de la Fédération, la réalisatrice apporte des éléments intéressants dans le dossier de presse : *" On voulait des mosquées construites après la guerre, signe d'une époque nouvelle. Les anciennes mosquées bosniaques sont toujours entourées de jardins poétiques et souvent de cimetières, afin de montrer que la mort fait partie de la vie. Ces mosquées sont petites et chaleureuses et dedans, on se sent grand. Les nouvelles mosquées sont d'immenses édifices aux murs de marbre à l'aspect glacial, sans aucune décoration artistique. Un mur de béton très haut et des caméras de surveillance entourent les mosquées, les séparant ainsi du quartier. Les fleurs, les arbres, la vie ont été effacés par le béton. J'ai insisté pour qu'on filme dans la mosquée King Fahd à Sarajevo, qui est située juste à côté d'immeubles de résidences socialistes. Dans deux des scènes du film, les résidences semblent s'écarter comme des rideaux, révélant la mosquée au centre, vers laquelle se dirige Amar. Pour moi, cette image est très représentative des nouvelles sociétés dans les Balkans "*.(source : *Diaphana Distribution*).

**Pour aller plus loin** : Xavier Bougarel et Nathalie Clayer (dir.), *Le nouvel islam balkanique. Les musulmans, acteurs du post-communisme (1990-2000)*, Editions Maisonneuve & Larose, 2001.

9. Le film rend ainsi compte, en négatif, de frontières mentales fortes au sein de l'agglomération. Sur ce thème, voir le récit de M. Sivignon " En gare de Sarajevo ou la frontière dans les têtes " dans son ouvrage *Les Balkans : une géopolitique de la violence* déjà cité.

10. Le titre original est *Na Putu*, qui signifie en bosniaque " être en chemin vers quelque chose ". Il a également une signification spirituelle servant à expliquer la recherche personnelle, l'introspection. Il se rapporte aussi à la grossesse.